

« Comment on a dû se chauffer autrefois »

Paul Cordonnier

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 4, n° 1, 1950, p. 115-116.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801619ar>

DOI: 10.7202/801619ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

COMMENT ON A DÛ SE CHAUFFER AUTREFOIS

On se demande souvent comment les premiers colons de la Nouvelle-France se chauffaient dans les premiers hivers et dans leurs logis plus ou moins improvisés. Nous extrayons ces quelques lignes de "Art & Tourisme dans le Maine" (Revue trimestrielle illustrée de documentation régionale, Le Mans), p. 23. On verra que, pour se défendre contre le froid, les ancêtres apportaient ici quelque expérience.

.....

A l'intérieur de la maison, une seule salle est chauffée, celle où l'on mange, où l'on vit, où l'on se tient, c'est "la pièce". La cheminée y est large, parfois avec hotte; elle peut recevoir sur les landiers un tronc d'arbre, à la Noël, c'est le "terfoué" ou "tréfoué", ou un fagot entier qu'on va chercher dans l'angle, le "coin n'au bois". Devant le manteau, sur une planchette, quelques souvenirs: couronne de mariée, portraits, crucifix, ou objets utiles: lanterne, allumettes, vases; au-dessus, le râtelier avec un ou deux fusils. Autrefois, une "courtine" entourait le manteau de la cheminée. Sous la hotte: la crémaillère pend avec ses dents, son crochet et souvent la marmite pour la soupe... Un petit "potager", un "enfer" pour les cendres étaient ménagés à la base, et au centre s'ouvrait le four à pain; à droite et à gauche, mais rarement, pour protéger du vent, un "bas-flanc".

.....

Il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans, l'usage des allumettes n'était pas encore général, et elles coûtaient cher. Nos ancêtres d'avant 1870 enterraient le soir quelques tisons dans la cendre, qu'il suffisait le lendemain matin de raviver. Dans la Grande-Rue, au Mans, on entendait, au milieu d'autres cris de marchands, le cri poussé par nos ménagères: "Avez-vous du feu? Avez-vous du feu?" lorsqu'il s'agissait de préparer le déjeuner... Ailleurs, pour garder le feu, la vieille grand-mère, avant d'aller se coucher, prenait sa potine (chaufferette en terre) et y glissait au milieu des cendres, sans les fouler, quelques tisons ou charbons ardents: au matin, elle avait de quoi allumer son feu. Avant les allumettes, on se servait aussi d'un briquet et d'amadou, de paille ou surtout de longues "grettes" de chanvre dont le bout avait été trempé dans du soufre fondu; il suffisait de plonger la grette dans les cendres encore chaudes de la veille, pour avoir du feu...

Pour se réchauffer les pieds, nos vieux avaient la potine en terre vernissée: on la garnissait de cendres chaudes ou parfois de quelques tisons au centre de celles-ci: on y pouvait poser les pieds durant les travaux assis...

On réchauffait le lit — possédant déjà de nombreuses et douillettes couettes de plumes — avec la bassinoire de cuivre garnie de charbons ardents, avec un "moine", bouillotte ou cruchon d'eau chaude, ou une barre de fer chauffée au feu et enfermée dans un tube de fer et dans une gaine cylindrique de bois; en quelques endroits, le lit se réchauffait par une boîte ou pelle de fer contenant des tisons, suspendue au centre d'une armature de bois ou d'osier écartant les draps du contact du feu...

Et puis, les murs de nos maisons étaient très épais, 60 ou 80 centimètres de bonne pierre; les fenêtres étaient petites, étroites; nos vieux étaient très couverts, abrités du froid par de nombreuses épaisseurs; enfin, ils ne restaient pas longtemps en place: le maître et les domestiques travaillaient aux champs ou aux bois; la maîtresse et ses servantes vauquaient aux ouvrages de la maison et de la ferme... On n'avait guère le temps de sentir le froid. Et quand, après la tombée du jour — avant de gagner le lit, dont les couettes avaient gardé la soupe du midi chaude jusqu'au souper, ce qui avait donné naissance au proverbe "Dormir comme une soupe"... — on avait la grande cheminée à hotte, avec le grand feu de bourrées flambant haut et clair et dont les lueurs allaient encore dans la nuit, promener, pour les premiers rêves, de fantastiques fantômes sur les solives sombres et les murs nus...

Paul CORDONNIER